

.....
Institut Claude-Nicolas Ledoux

Actes du colloque « Y a-t-il une architecture industrielle contemporaine ? »

.....
*Tenu à la Saline royale d'Arc-et-Senans, les
6 et 7 mai 1999*

2/5

⋮

Zones d'activités et urbanité, l'exemple de la Vallée de la Chimie

*Par Jean-Pierre Charbonneau, conseiller du
Grand Lyon*

Je rencontrais récemment un ami de mes vingt ans qui me rappela cette formule que, militant écologiste, j'avais eu alors, sans la moindre illusion quant à son issue. « Ce seront les centrales nucléaires ou moi » Sans commentaire.

Aujourd'hui, je ne voudrais plus affirmer (même avec humour) mais interroger : « pourquoi le Ministère de l'Environnement ne décréterait-il pas le Couloir de la Chimie site classé inaltérable pour sa valeur paysagère ? » Au-delà du paradoxe, je suis de ceux qui considèrent que c'est, de jour et de nuit, l'un des plus beaux sites urbains qu'il soit donner de voir et qu'il doit donc, comme tout endroit de la ville réputé de qualité, être traité avec intelligence et subtilité.

Il y a quelques années, je visitais une exposition de Tinguely, émouvante et terrible. Plusieurs périodes de cet artiste y étaient rassemblées, la dernière présentant des sculptures mobiles où pièces métalliques et crânes, ossements étaient imbriqués, assemblés pour former des monstres aux gestes empruntés, maladroits et terrifiants. Beaux et terribles, créés je le suppose dans le temps de la maladie qui devait l'emporter. De la première période, je me souviens aussi d'une sculpture mobile très compliquée et dérisoire à la fois, appliquée, dont l'unique finalité, après des transmissions sans fin, était de faire bouger une plume.

D'une comparaison avec les tours de la raffinerie de pétrole, je garderai l'extrême sophistication de ces tuyaux emmêlés et qui n'accouchent le plus souvent que d'une flamme ténue. Je garderai aussi la beauté de ces immenses totems, non pas sobres à l'égal des menhirs, mais fruits de l'accumulation (Arman ?) comme l'est le Centre Pompidou (n'est-il pas étonnant que l'architecture qui a copié la forme industrielle serve de référence esthétique pour qualifier son modèle ?). Je garderai enfin tout ce que cette énorme machine peut avoir de redoutable mystère, suggéré plutôt que montré, dans les tours qui pointent vers le ciel, dans les alignements des cuves ou dans les sphères solitaires dont la simplicité ramassée semble avoir intériorisé l'énorme énergie qu'elles pourraient déployer.

On pourrait poursuivre ces simulacres d'inspirées critiques artistiques autour des œuvres du Couloir de la Chimie. Sont-ce là œuvres d'art ? Plutôt œuvres humaines. Ce site est beau et terrible, beau dans sa démesure, 13 kilomètres de Lyon à Solaize d'un paysage artificiel où, de la nature, ne subsistent que les collines domestiquées et le Rhône, pourtant réputé indomptable mais qui a dû se plier. Beau de ses matières fatiguées que la rouille façonne, de cette imbrication frénétique de tubes et de pièces de toutes natures qui côtoie la calme rotondité des cuves. Beau aussi, mais est-ce bien le terme, de ce qu'il porte de l'histoire sociale, économique, humaine du Lyon du XX^e siècle. Car il est aussi symbole de la prospérité d'une ville, d'une région, l'on y ressent son talent à inventer, sa force, sa capacité de recherche, de production, l'on en devine la saga avec ses luttes et ses capitaines d'industries, l'on imagine ceux qui y peinèrent ou simplement y vécurent.

En cela, comme la Croix-Rousse, le Couloir de la Chimie a construit la culture du Lyon d'aujourd'hui qui n'est pas seulement liée aux arts mais peut être mode de pensée commune, références partagées (sociales, historiques, sensibles...).

Mais il a aussi la beauté du « diable », celle, grave, d'une force instablement domptée, celle ambiguë de ce que, spectateur extérieur, l'on pressent qu'il s'y passe, qu'il s'y fait ou pourrait arriver, celle que le feu, les fumées, la brume dessinent, suggèrent, inventant une lumière mouvante, romantique, propice à l'apparition des drames, des mythes, des fantômes, lumière et paysage d'un metteur en scène secret concevant un décor fait pour impressionner. Lumière toujours artificielle, le jour y est voilé du filtre coloré de la brume, la nuit n'y est jamais totale parce que le noir ne semble y être que pénombre. Et sur cette clarté douce venue d'on ne sait où, s'élancent les tours et leurs flammes ailées et, depuis quelques temps, la géométrie froide de néons pointillistes dessinent une trame par-dessus transparences, couleurs, matières et formes.

La mise en lumière de Lyon s'est appuyée sur un site fait de fleuves et de collines, elle a délicatement éclairé certains morceaux d'histoire, certains symboles. Elle a avec mesure, sans surenchère, avec subtilité et inventivité, révélé la ville la nuit, composant un tableau où les lieux se répondent, où le site se découvre. Cela eut pu être fait brutalement, en dessinant une ville autre (Broadway ?) ou vulgairement, sans pensée, sans mémoire (Disney Land ?). Ce ne fut pas ainsi, soit que Lyon y résistât, soit que ceux qui en furent les acteurs comprirent qu'on ne crée pas en niant une culture.

Seulement, Lyon c'est aussi le Couloir de la Chimie et prendra-t-on autant de soin à en révéler le paysage, le sens fut-il ambigu, que celui que l'on a apporté à éclairer un site historique, ayant valeur de patrimoine reconnue par tous ? La création sur la Cité ne doit pas obéir à deux pratiques différentes : l'une respectueuse, quasi muséale, dans les sites anciens, l'autre, sans souci de racines, dans les grands ensembles que des gestes débridés stigmatiseraient encore plus, dans les sites industriels que l'on ne saurait pas regarder quand ils peuvent être remarquables. Il n'y a pas de sites respectables et d'autres ainsi faits qu'aucune âme n'en transpire, qu'aucune grâce (trace) ne mérite d'y être préservée.

Gardons-nous donc de cacher le paysage du Couloir de la Chimie, de le maquiller ou de faire croire qu'il est autre. Il faut seulement que soit exprimée sa réalité profonde, avec ses contradictions, le beau et le laid, le monde du rêve et celui de la peur, la richesse et la menace, la vie et la mort. Réapprenons la justesse, la modestie, la raison car intervenir sur une cité c'est d'abord la comprendre puis la continuer en épaississant le poids du temps, de l'histoire, en inventant sur cet humus. Ce n'est pas nier, bouleverser, casser. Que l'on ne voit pas là spéculation d'esthète mais la nécessité de construire sur les strates de la mémoire et du sens.

Aujourd'hui, en 1999, un projet de mise en valeur paysagère, conçu par Michel Corajoud et Jean-Michel Wilmotte, est en cours de réalisation. Keichi Tahara, Alain Guyot et Citélum étudient dans le même temps la mise en lumière de ce grand site.

J.-P. Charbonneau, septembre 1999